Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 11

Artikel: Commerce et amour
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217086

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE CIEL D'EN BAS

QUELQUES bergers de Gessenay avaient décidé de venir à Vevey; arrivés sur le Plan de Jaman, ils s'arrêtèrent pour admirer la belle vue et la superbe nappe du Léman, alors calme et d'un bleu céleste. Quelques moments après, l'un d'eux, qui n'avait jamais vu le lac, se met à rebrousser et reprend le chemin de sa vallée; ses camarades le rappellent et lui demandent s'il ne veut pas descendre avec eux dans la plaine.

— Allez-y, vous autres, leur crie-t-il, tant que vous voudrez; quant à moi, Dieu me préserve d'aller dans un pays où le ciel vient de tomber !

Ce mot rappelle la naïve réponse d'une femme de Rougemont à laquelle on demandait ce qu'elle avait pensé en voyant le lac pour la première fois.

— Il m'a semblé, dit-elle, qu'il y avait deux ciels, l'un en *haut*, l'autre en bas.

CE PAYS-CI

SOUS ce titre, la *Feuille d'Avis de Montreux* a publié, il y a quelques jours, le charmant article que voici et si élogieux pour le petit coin de terre fortunée où nous vivons et que nous aimons tant.

Le *Conteur* ne peut résister au désir de reproduire cet article à l'intention de ceux de ses lecteurs qui l'ignorent. Ça leur fera plaisir ou nous nous trompons fort.

* * *

Chacun de nous a consacré quelques heures au moins à admirer ce pays. Pour les uns, ces heures furent brèves et péniblement distraites du temps des affaires. L'école a enseigné à d'autres que le Canton de Vaud est « si beau ». Ils s'en souviennent comme de l'alphabet. L'habitude de l'affirmer en a tué le sentiment véritable. D'autres ont eu de cette beauté une révélation passagère et superficielle. Des artistes enfin ont su dire cette beauté; avec amour, ils ont embrassé cette terre; par eux, la révélation s'est faite; par eux, dans d'autres cœurs, l'amour est venu. Ils nous ont pris la main et nous ont dit leur raison d'aimer; leur ferveur s'est communiquée et nous leur sommes reconnaissants de nous avoir appris à regarder. A ce qui était mort, ils ont donné la vie; s'étant incorporé ce sol, ils l'ont fait leur, pour plus largement en faire part. Quand ils parlent de leur pays, c'est d'eux-mêmes qu'ils parlent. Le pays les a créés et, par un effet de leur fiévreuse nature, ils le créent à leur tour. Ma présence crée mon image dans le miroir, pour moi, le miroir paraît la créer. La comparaison est faible pour qui pense à l'espèce de miroir qu'est le cœur d'un homme, où fermentent, dans un constant bouillonnement, toutes les passions qu'y ont accumulées les générations d'avant et que provoque l'incessante action du monde extérieur.

Je voudrais ici, en quelques mots, marquer une parenté entre deux écrivains qui ont eu au cœur un même amour pour ce pays qui est le nôtre : Juste Olivier et M. C.-F. Ramuz. Je ne parle ici que du prosateur historien Juste Olivier, non pas du dévoyé de la poésie. Il faut bien connaître l'auteur de l'Histoire du canton de Vaud et plus particulièrement, pour ce parallèle, du premier chapitre de cette histoire : Le Pays.

On y trouve le germe d'une partie importante de l'œuvre de M. C.-F. Ramuz. Il suffirait, en effet, de mettre en regard certains paragraphes de cette introduction et certaines œuvres de M. Ramuz pour se rendre compte de la continuité d'une tradition. Olivier, romancier, aurait pu, semble-t-il, écrire les romans de M. Ramuz, si son déplorable goût pour la poésie ne l'avait détourné de ce qu'annonçait son ouvrage en prose. Des choses doivent être dites et la tâche que l'un n'a pas su mener à chef, un autre la complète. Olivier a fourni la charpente; M. Ramuz a construit là-dessus une œuvre libre, pétrie d'amour et façonnée à l'image de ce pays. S'il me fallait trouver des épigraphes à plusieurs livres de M. Ramuz, je n'hésiterais pas à aller chercher dans *Le Pays*, de Juste Olivier. N'est-ce point tout *Raison d'être* qui se résume dans ces mots d'Olivier : « Nous avons besoin de nous connaître... » et plus loin : « ...il faut rester soi et connaître sa place dans l'ensemble ». Et c'est aussi *Samuel Belet*, mais surtout *Aimé Pache, peintre vaudois*, où l'artiste a longtemps cherché la source intime de ses vagues aspirations. A la fin, il découvre que c'est son pays et son pays s'impose avec force et autorité à son amour. C'est là qu'il trouvera son mode d'expression.

Le rapport entre *Raison d'être* et *Aimé Pache*, on le sait, c'est le même qu'entre la *Vie des Martyrs* et la *Possession du monde*, de M. Duhamel. D'un côté, un commentaire théorique, de l'autre le roman où les faits seuls laissent apparaître les caractères exposés dans le premier. Chez l'un et l'autre auteur, la vertu agissante, qui nous émeut, est l'amour sans quoi toute œuvre est périssable.

L'idée que M. Ramuz a mise en œuvre dans *Le chant de notre Rhône* est tout entière dans un paragraphe de *L'Histoire du canton de Vaud*. Il marque avec précision cette unité morale autant que géographique créée par le fleuve. — Le Rhône de Juste Olivier nous a donc menés à l'encontre de la France méridionale, et, par lui, celle-ci a monté vers nous.

Il faut lire le livre de M. Ramuz pour se rendre compte du magnifique développement qu'il a donné à cette simple proposition. Les deux ouvrages, sans doute, diffèrent de son, mais sont l'expression d'une même vérité.

Il ne rentre pas dans le cadre d'un article de ce genre de pousser bien loin la comparaison. Qu'il me suffise de l'avoir notée. Qu'on songe cependant à la place qu'occupe le lac dans les romans de M. Ramuz. Il est au cœur de son œuvre; or, c'est de ce lac qu'Olivier a dit : « Aucun n'a tant d'amour ».

L'objet de leur amour est le même. Juste Olivier l'a chanté sur le mode lyrique; M. C.-F. Ramuz l'a dramatisé.

Celui de M. Ramuz est peut-être plus sûr, il prend soin de l'éprouver à nouveau de temps à autre. L'habitude ne lui en tient pas lieu. Il lui en faut connaître la valeur; il craint l'obsession de ce pays et ce ne serait plus l'amour. Il dit dans le *Grand Printemps*, étant revenu vers le lac : « Peut-être que je venais ici pour ne plus y être ».

M. Ramuz, sans doute, est plus poète, plus créateur de beauté. Juste Olivier a l'orgueil de son lyrisme, il veut faire entendre le poète et le gâte. Où il le veut le moins, on le sent le plus.

Il y a que l'un parle de l'eau du lac et l'autre de l'onde. S'ils diffèrent par la voix, ils sont semblables par le cœur et c'est bien là en dernière analyse une source d'éternité. Le cœur seul cependant ne crée pas l'œuvre d'art. M. Ramuz dépasse, pour le reste, de beaucoup Olivier et je puis, pour ma part, dire de lui ce qu'il disait de Cézane et du pays de Cézane : « Voilà qu'il est déjà impossible de voir ce pays autrement qu'il ne l'a vu... »

Ce pays est entré moins profondément au cœur d'Olivier. Il hante parfois celui de M. Ramuz. C'est lui qui lui permettra de triompher de la mort :

« Ce que je verrai monter devant moi, le rassemblant une dernière fois au seuil de la nuit de toujours, ce seront les visages chers, ce seront les choses aimées : la montagne, les champs, le lac, et, au-dessus d'un jardin plein d'abeilles, l'image d'un poirier en fleurs... »

Maby.

COMMERCE ET AMOUR. — Une dame commerçante, à son mari, un peu froid avec elle :

— Jean, les baisers que tu me donnes maintenant ne sont plus comme l'échantillon que tu me donnas lorsque tu demandas ma main. Ce n'est pas agir en honnête commerçant.

POULARD ET MOTTU

III

UNE AVENTURE DE VOYAGE

4

L'autre individu, silencieux, semblait ne pas apercevoir ses compagnons. A l'entrée de Poulard et de Mottu, il avait levé la tête, regardé de côté ces deux bonshommes un peu ahuris, puis, sans manifester ni intérêt, ni curiosité, ni dédain, les bras croisés sur la poitrine, tête basse, le dos appuyé au mur de la cellule, il était retombé dans ses pensées, cherchant peut-être le moyen de modifier une situation inextricable ou, même, le moyen d'en sortir sns y laisser pied ou aile. Et il avait, en effet, l'attitude inquiète de l'animal pris au piège et qui regarde autour de lui pour découvrir une issue ou quelque échelle de salut. Cependant, lorsque l'Allemand eut achevé son petit discours et calmé son rire, cet homme interrogea l'enfant, lui posant la traditionnelle question des prévenus qui se rencontrent.

— Pourquoi êtes-vous là ?

Mottu ne répondit mot. Poulard, furieux, grommela :

— Sales «cognes».

Mais l'autre haussa les épaules.

— Bêtises, fit-il. Pourquoi qu'ils vous ont pris ?

— Pour rien.

— C'est sûr. Donné deux sous à un pauvre.

— Pour rien, que je te dis. Paraît qu'on marquait mal. Le cogne fréquentait à l'entrée du village avec une servante. Ce doit être la servante du ministre, vu qu'elle sortait de la cure...

— Et après ?

— Eh ! bien, après... le cogne nous a vus. Il a lâché sa boèbe et nous est venu dessus pour les papiers, les moyens d'existence, tout le fourbis...

— Et pas de papelards ?

— Comment ? Chacun notre acte d'origine. On n'est pas des heimathlose, on a un patelin.

— Alors, pas le sou...

— Ah ! ma foi, pas lourd, pas assez... Et puis, c'est un malcommode, ce cogne. De ces gens à qui il ne fait pas bon parler...

— Pour sûr, approuva Mottu.

L'homme eut un geste pour dire : « Ils sont tous les mêmes »; puis il conclut :

— Ça fait que vous êtes là pour vagabondage, mendicité, etc...

— On n'a rien mendié...

— Vagabondage, tout seul.

— On n'est pas des « vagos ». On a une piôle à Lausanne. D'ailleurs, on leur z'y a dit.

— Peuh ! dit ou pas dit, c'est tout le même diable... Vois-tu, il faut...

L'homme allait prononcer, sans doute, quelque sentence définitive, fille d'une expérience déjà longue, lorsqu'un ronflement aigu lui coupa la parole.

— Bon, voilà le « toto » qui scie une bille... Manquait plus que ça... Eh ! staufifre !

Mais le teuton dormait consciencieusement et ronflait avec délices.

— Eh ! ouste ! ferme ! cria Mottu.

Et il secouait le dormeur pour faire taire sa musique. L'autre ouvrit les yeux :

— *Wass ?*

— Toi, ronfler.

— *Wie ?*

— Ronfler ! Comme ça : krrrrr... pfiiiii... krrrrr... pfiiiii...

Cette imitation amusa énormément le ronfleur...

— *Ja, ja*, fit-il... *weiss schon.*

Et il rit. C'était, décidément, un joyeux garçon que ce vagabond tudesque, et docile aussi. Il se tourna sur le flanc pour éviter la « scierie » et se rendormit aussitôt.

— Va falloir faire comme lui, dit Mottu que la conversation de l'homme inconnu n'amusait guère.

Et il regarda autour de lui, cherchant un coin